

BERTRAND BADRE

Fondateur et PDG de Blue like an Orange Sustainable Capital, ancien directeur général et directeur financier de la Banque mondiale

Jim HOAGLAND

Notre dernier intervenant est Bertrand Badré, ancien directeur général de la Banque mondiale, qui dirige aujourd'hui une société d'investissement, qui s'appelle Blue like an Orange. Il semble donc que l'on puisse s'attendre à un certain optimisme de la part de Bertrand.

Bertrand BADRÉ

Merci. Je vais parler en français pour une fois, c'est un luxe rare et apprécié.

Il me revient le rôle compliqué, après tout ce que nous avons entendu – heureusement que Carlos a donné une note un peu plus positive sur le Brésil – d'expliquer pourquoi, si j'entends tout ce que j'ai entendu à ma gauche, il reste une bonne idée d'investir en Amérique latine aujourd'hui.

Une fois que j'ai dit cela, silence. Mais fondamentalement, c'est bien cela que j'ai choisi de faire en quittant la Banque mondiale. En partenariat avec la Banque interaméricaine de développement, nous avons créé Blue like an Orange, en hommage à Paul Eluard, « La Terre est bleue comme une orange », « *Earth is Blue like an Orange* », pour nous attaquer à la question qui a été soulevée par mon voisin, qui est : le monde en 2015 a pris un certain nombre d'engagements sur le développement durable et le climat, et une bonne partie de ces engagements sera gagnée ou perdue à l'échelle de la planète, notamment en Afrique et en Amérique latine.

J'ai choisi de commencer en Amérique latine parce que c'est un continent où il y a beaucoup d'opportunités. Je me souviens très bien de ce que m'avait dit Luis Alberto Moreno, le président de la Banque interaméricaine de développement, il y a deux ans. D'ailleurs je l'avais fait intervenir devant mes possibles investisseurs. Il avait commencé en disant : « *Latin America is great, but there is a footnote : it's not for beginners.* » *That's exactly the point*, quand on a entendu tout cela.

C'est vrai que quand on regarde le continent dans son ensemble, 2019 n'est pas une très bonne année. Ce n'est pas une très bonne année car la croissance s'est affaïssée au Mexique, elle reprend à peine au Brésil, et nous pouvons prendre pays par pays, nous pouvons dire que cela ne va pas, mais au niveau de l'ensemble du continent qui est en plus tiré vers le bas par le Venezuela, qui pèse beaucoup sur la croissance macro du continent, on est juste au-dessus de zéro – dernières estimations du FMI pour cette année, même s'il anticipe un rebond l'année prochaine tiré notamment par le Brésil. Donc vision macro pas très enthousiasmante.

Vision politique un peu compliquée. Comme la plupart des gens passe assez peu de temps à comprendre l'Amérique latine, ils lisent le journal et ils disent : « La capitale de l'Equateur a été transférée de Quito à Guayaquil. » Ils lisent les élections primaires en Argentine, ils disent : « On croyait que Macri c'était Macron, et en fait pas du tout. » Ils regardent les disputes entre Bolsonaro et Macron et ils disent : « Le Brésil, on n'y arrivera pas ! » Et je peux continuer la liste. Ou le fait que le président du Mexique effectivement ne soit pas encore sorti du Mexique. On peut regarder tout cela et dire que le verre est plutôt à moitié vide qu'à moitié plein. Il faut avoir cela à l'esprit.

En même temps, et c'est mon job, je pense qu'il est en réalité plutôt à moitié plein qu'à moitié vide. A la fois parce que 2009 est un moment où l'on prend une photo, mais cette photo vient quand même après vingt ans de progrès et de changement. Cela a été rappelé. Depuis vingt ans il y a de la croissance, le revenu par habitant a augmenté, il y a un développement des classes moyennes, de la société civile, des institutions.

Effectivement il y a trois Présidents péruviens qui sont en prison, mais s'ils sont en prison c'est que le système judiciaire fonctionne. C'est plutôt positif. Ce n'est pas ce que nous aurions eu il y a 25 ou 30 ans. Nous pouvons reprendre le cas du Brésil, etc. Il y a des institutions qui tiennent la route. Il y a une société civile qui bouge. Donc tout cela est un facteur de confort.

Les progrès économiques depuis vingt ans ne s'arrêtent pas du jour au lendemain. On n'est pas au bord d'une falaise où le système s'effondre. On est à un moment d'ajustement où effectivement, la fin du cycle des matières premières, les tensions commerciales pèsent plus sur l'Amérique latine que sur la plupart des autres continents et cela, il ne faut pas le nier.

Mais en même temps c'est le moment où le Mexique devient le premier partenaire commercial américain devant la Chine. L'intégration Mexique-Etats-Unis est un facteur qui montre le travail qui a été fait par le Mexique dans l'intégration des chaînes de valeur depuis vingt ans et qui maintenant fonctionne. Je suis plutôt optimiste sur le Mexique parce qu'il n'y a plus aucune chance, c'est maintenant *too big to fail* pour les Etats-Unis. C'est plus compliqué pour le Brésil. Vous voyez, on peut regarder tout cela.

Surtout, et je vais essayer de ne pas être trop long pour que l'on puisse répondre aux questions et je ne reviendrai pas dans le détail des pays, mais surtout, cela illustre un sujet que l'on peut retrouver avec des échos en Afrique ou, pour les gens, quand ils regardent l'Amérique latine, c'est un ensemble comme l'Afrique est un ensemble. On dit « les marchés émergents », après quand on est un peu plus spécialisé on dit qu'il y a l'Asie émergente, l'Afrique et l'Amérique latine, et cela fait en partie du sens parce qu'aucun des marchés financiers latino-américains individuels n'est à l'échelle de la planète. Donc c'est vrai que l'on raisonne en allocation Amérique latine et que l'on regarde assez peu dans le détail.

Mais encore une fois, c'est le même sujet qu'en Afrique. On oublie que l'Afrique ce sont 55 pays, et l'Amérique latine ce sont 32 pays. Il faut regarder dans le détail. Ce n'est pas parce qu'il y a un problème à Quito qu'il y a un problème à Bogotá, etc. Je reviens donc à ce que disait Luis Alberto Moreno : ce n'est pas pour les débutants. Il faut être sélectifs.

Je finirai peut-être là-dessus, sur deux points : les conversations que j'ai pu avoir cette année en allant discuter de projets au Brésil, au Mexique ou ailleurs, c'est que ce n'est pas parce que la croissance du Mexique est de 0 % que tout le monde est à 0 %. Cela veut dire qu'il y a du +5 et du -5. Et cela veut dire que l'on peut aller sur le +5.

Moi, j'ai découvert au Mexique, et je le dis avec humilité, parce que j'aurais dû le savoir avant, qu'il y a un boom dans les technologies à Guadalajara par exemple. Il y a des entrepreneurs, je suis allé les voir, qui ont signé des accords avec les Israéliens et qui font des choses absolument exceptionnelles. Pareil dans la fintech au Brésil, etc. Je peux prendre des exemples partout.

Il faut donc se désengager de cette vision un peu misérabiliste, macro, sur le thème : « Cela ne va pas, etc. », qui est exact, mais qui ne représente qu'un reflet d'un certain nombre de choses qui se passent dessous.

Par ailleurs, et c'est ce que vous venez de dire, un des enjeux majeurs du continent, et je pense que cela va se voir de plus en plus, malheureusement de manière un peu désagréable cet été sur l'Amazonie, c'est que sur la question du climat comme sur la question de la biodiversité et de la nature qui vont être au sommet des négociations internationales en 2020, c'est en Amérique latine que cela se joue. Entre 40 et 50 % de la biodiversité mondiale est en Amérique latine. Nous l'avons bien vu sur l'Amazonie, l'absorption du carbone. On a dit que c'était le poumon de l'humanité. Après, on dit : « Non, c'est le poumon du Brésil. » Question de souveraineté. Il n'empêche que cela va être au cœur des sujets. Et donc d'investir comme j'essaye de le faire sur ces sujets de développement durable dans le continent où va se gagner ou se perdre ce combat, je pense que cela fait plus de sens que jamais. Il y a bien de la valeur morale, éthique et, j'en suis convaincu, économique.